COLLECTIONNEURS

Des boutiques à remonter le temps

Visiter l'Algérie du nord au sud, de l'est à l'ouest, en remontant le temps via ses timbres, ses cartes postales, sa monnaie et ses billets, c'est possible grâce à des collectionneurs passionnés.

Ahmed Laroui, ex-fonctionnaire des P et T, aujourd'hui à la retraite en fait partie. Ce septuagénaire tient une boutique de philatélie et cartographie juste en face de la gare Agha. Un petit musée retraçant toute l'histoire de l'Algérie et des autres pays du monde. Une mémoire sauvegardée sur des cartes postales, des timbres et des pièces de monnaie. Un trésor, que ce collectionneur natif d'El-Kantara – la porte du Sud – n'hésite pas à sortir pour nous.

Le regard pétillant, il confie : «A l'âge de 6 ans, on m'a offert mes premiers timbres. Ça a tout de suite fait tilt dans ma tête. Depuis ce jour, je cultive cette passion !»

Plus d'un demi-siècle plus tard, la flamme est toujours aussi vive. Ce doyen de la philatélie possède des milliers de timbres nationaux et internationaux. Ammi Ahmed nous montre plusieurs albums où est rangée la collection complète des timbres algériens depuis 1924 (date du premier timbre émis dans notre pays alors colonisé), à ce jour (2008).

«Le timbre reflète les époques, l'évolution des sociétés et les traditions d'un pays, explique notre collectionneur. Le premier timbre paru après l'indépendance et qu'on appelle le 1+9 est le plus cher. Il est coté actuellement à 400 euros.»

Dans ce musée, la mémoire de l'Algérie se déroule également à travers la cartophilie.

Vous pouvez y admirer les premières cartes postales originales représentant des paysages et sites de l'Algérie de 1880 à ce jour. La capitale se décline à travers une collection impressionnante, en noir et blanc. L'on peut y voir les différents quartiers s'ériger l'un après l'autre.

«Au début, avant 1830, il n'y avait que La Casbah avec ses cinq portes. Après l'occupation française, des quartiers comme Bab-El-Oued, Place des Martyrs, l'Amirauté, Télemly... ont commencé à être édifiés… Toutes ces étapes existent sur ces anciennes cartes postales.»

Et d'ajouter «des gens me demandent si j'ai des souvenirs sur cartons de leur quartier datant des années 1950, 1960 ou 1970. Je reçois aussi des pieds-noirs à la recherche d'un pan de leur mémoire, sans compter les touristes. Les artistes-peintres désirant faire des reproductions ne sont pas en reste».

Par ailleurs, si vous faites un tour dans cette échoppe à remonter le temps, vous pourrez admirer tous les billets de banque et les monnaies ayant circulé dans notre pays de la période précoloniale, à ce jour. En bon collectionneur qui se respecte, ammi Ahmed n'échappe pas au numismatisme. Toutes les monnaies sont là : pièces de l'époque ottomane, romaine, coloniale... Il y a même le fameux «sourdi» dont on a tous entendu parler et que nos arrière-grands-mères cachaient précieusement dans leur corsage. Autre curiosité : la collection des billets de banque. «Les tout premiers datent de 1920, révèle notre numistate. A l'époque, chaque région avait son propre billet ! Aujourd'hui, les coupures les plus chères sont celles qui ont été émises au lendemain de l'indépendance. A titre d'exemple, le billet de 100 DA coûte environ 110 dollars (presque le prix d'un baril de pétrole !).

On apprend par ailleurs, qu'un billet de banque a plus de valeur s'il n'a jamais été plié. Il peut voir son prix grimper à l'infini s'il n'a pas été «accidenté». Joignant le geste à la parole, notre vis-à-vis exhibe un billet de 1000 DA dont l'impression a été complètement ratée. «Normalement, il aurait dû être détruit avant sa sortie de la Banque centrale... Je l'ai acquis pour la coquette somme de 20 000 DA. Tous les collectionneurs rêvent d'avoir ce genre de spécimen car ils sont très rares.»

Des pièces de monnaie ayant des défauts sont aussi recherchées, comme cette pièce de 50 DA non frappée ou celle de 10 DA estampillée du mot «Namoudedz» (spécimen). Leur prix peut atteindre 140 euros par pièce. Sachez aussi qu'un billet de banque actuel, flambant neuf et non plié vaut de l'or, alors dorénavant regardez de plus près ce que vous avez dans le porte-monnaie.

Nous quittons la gare Agha pour une autre destination.

Cap sur le marché Ali-Mellah (Place du 1er-Mai).

Là, juste à côté de la poissonnerie, se trouve un autre collectionneur qui achète et vend timbres, anciennes cartes postales, billets de banque, monnaies, vieux vinyles, bouquins d'occasion.

«J'ai toujours été accro à ce genre d'objet», nous dit Mohamed, retraité de son état. «C'est mon deuxième métier après celui de prothésiste».

«Avant les années noires, les touristes étaient nombreux à m'acheter des collections. Aujourd'hui, ils se font de plus en plus rares. Par conséquent, ce commerce tourne au ralentit !». Ici pas de boutique mais des étagères improvisées où sont rangés des spécimens de timbres d'ici et d'ailleurs, des cartes postales, des billets de banque et des pièces de monnaie. «Je possède la collection complète des timbres d'Algérie.

Un vrai trésor ! Idem pour les billets de banque. A titre d'exemple, la série de 4 billets neufs datant de 1964 peut atteindre la somme de 10 000 DA». Alger défile aussi à travers de belles cartes postales des années 1950, en noir et blanc (300 DA l'original, 50 DA la copie). Ce vendeur propose aussi à la vente de vieux disques vinyles. «Les nostalgiques font une halte pour regarder et quelquefois acheter ces anciens microsillons des Beatles, Beach Boys, Elvis Presley ou Johnny Halliday. Eclipsés par les CD Rom, ils sont devenus aujourd'hui des pièces de musée !»

Ces collectionneurs mettent parfois plus de deux années avant de mettre enfin la main sur une pièce rare qui complétera leur trésor. Mais tous l'affirment haut et fort : «quand on aime, on ne compte pas !».

Sabrina Inal
Email : sabrinal_lesoir@yahoo.fr

BOUIRA

Une waâda à Tagnit

Vendredi 9 mai 2008. Il est 9 heures du matin quand notre véhicule prit la direction de Tagnit. Tagnit, un village perché en haute montagne à 1100 mètres d'altitude, en plein cœur du Djurdjura dans son versant sud, à 20 km de Bouira et à 10 km au nord-est de Haïzer. Un village envoûtant, bâti dans un décor féerique où l'on hume l'air pur et réparateur, et entend le gazouillis des oiseaux qui semblent ajouter au tableau déjà idyllique.

Reportage réalisé par Yazid Yahiaoui

Le village face aux hordes terroristes

Cependant, ce décor ne doit pas cacher une certaine réalité amère que le village avait certes vécue. Le cauchemar de la décennie noire, la décennie du sang et des larmes. Cette décennie, le village Tagnit l'a vécue dans la dignité et dans l'honneur tant, pendant toute la période des années 1990, le village n'avait pas courbé l'échine.

Les gens de Tagnit font partie de ces valeureux et authentiques Imazighen (Hommes libres). En pleine montagne, au moment où le pays était livré à lui-même, au moment où tout le monde doutait, où les intégristes faisaient la loi y compris dans les villes, le village Tagnit a résisté ; les gens ont défendu leur honneur, n'ont pas accepté le diktat des terroristes. Ils ont pris les armes pour défendre leur village. Ils ont refusé la fuite, l'exode ; ils ont préféré mourir sur leurs terres ancestrales plutôt que de «vivre dans des garages ou des taudis près des villes, dans le déshonneur et la honte» comme a tenu à le souligner l'un des cheikhs du village, Dda Mokrane.

Cependant, si le village avait résisté, ce ne fut pas de tout repos ni gratuitement. Le village a payé du sang de ses propres enfants cette bravoure. Le 3 septembre 1997, à 7h30, une bombe a explosé au passage de quatre jeunes du village. Les jeunes Zougari Ahmed, âgé alors de 33 ans, Zougari Slimane âgé de 31 ans et Hniniche Hammouche âgé de 24 ans, venaient de tomber dans un véritable guet-apens tendu par les terroristes. Le jeune miraculé, Slimane âgé de 40 ans, n'a dû son salut qu'à la providence : quelques secondes avant l'explosion de la bombe sur la route qu'ils venaient d'emprunter, il devait enlever et ranger le brodequin qui lui faisait mal. Ce faisant, il s'était fait distancer de plusieurs dizaines de mètres par ses copains sur lesquels la bombe venait d'exploser actionnée à distance par des terroristes embusqués dans les parages. Juste après l'explosion, des coups de feu retentirent. Le jeune survivant sauta pour se cacher dans le ravin, mais non sans avoir essuyé une balle qui lui avait transpercé la clavicule. Cependant, malgré cette blessure, il riposta avec sa kalachnikov et les terroristes ont dû abandonner la partie en voyant les renforts…

Ces trois martyrs ne furent pas malheureusement les seuls. Bien avant cette date, le village avait déjà perdu deux de ses valeureux enfants ; Smaïli Rezki, âgé de 60 ans, patriote de son état, assassiné en plein mois de ramadhan en février 1997 à Haïzer et Zougari Belkacem, quinquagénaire, policier de son état, lui aussi, assassiné en 1996 dans un café à Haïzer.

Cependant, et malgré ces pertes, le village n'a pas abdiqué. Il a résisté. Il a tenu tête dans cette «Tagnit aux sept richesses» comme l'appelait le saint du village, Sidi Messaoud, fondateur du village au XIe siècle.

La légende du saint Sidi Messaoud

On raconte que le village fut fondé par un certain saint Sidi Messaoud qui serait venu du Sahara occidental (Saguia El Hamra) vers le XIe siècle. Dès son installation dans cette partie méridionale du Djurdjura, il s'appliqua à propager la bonne parole parmi les gens de la région. On l'adopta aussitôt et très vite, beaucoup de familles lui prêtèrent allégeance. Etant tout le temps appliqués à l'enseignement du Coran, la coutume voulait que ce soit les «Kabyles» qui subviennent aux besoins des marabouts ; les hommes ramènent du blé, des figues, de l'orge, des fruits ainsi que de l'eau depuis une certaine source située dans le territoire des Kabyles, la source des Iheddaden, pour Sidi (le saint marabout), et les femmes tissent, font le ménage et préparent des mets pour Lalla (la femme du marabout). Cela fut le cas pendant de longues années ; les Kabyles offrent le meilleur de tout ce qu'ils possèdent pour le saint marabout et toutes les familles maraboutiques de sa tribu. Jusqu'au jour où les Iheddaden décidèrent de ne plus approvisionner le marabout en eau depuis leur source.

On vint informer le saint Sidi Messaoud de cette décision inattendue. Immédiatement, le saint prit sa canne et donna plusieurs coups dans la terre, et après chaque coup jaillit une source. Depuis, la meilleure source «Tala», n'a jamais tari et les femmes du village Tagnit pouvaient s'approvisionner en eau à leur guise sans passer par la source des Iheddaden. Mohamed Smaïli ou ammi Moh qui nous raconta cette histoire, nous montrera cette fontaine bien aménagée depuis et construite et dont l'eau coule toujours. Il nous racontera également d'autres légendes attribuées à Sidi Messaoud, celui-là même qui baptisa le village «Tagnit aux sept richesses», tant pendant toute l'année, à chaque saison, il se trouvait toujours des fruits et des légumes, du blé et de l'orge mais aussi, les vaches et les bœufs pour le lait, le petit lait et le beurre, pour que tous les membres du village en disposent à satiété. Le saint Sidi Messaoud fut enterré à l'intérieur de la mosquée du village ; plusieurs autres Salihine (saints) furent enterrés à ses côtés à l'intérieur de cette mosquée, source de communion entre toutes les familles qui forment le village de Tagnit : les Smaïli, Zougari, Rabia, Aoun, Messaoudani et Hniniche. A côté de cette mosquée, existe le cimetière où sont enterrés tous les autres gens du village.

Et à propos de ce cimetière, on raconte qu'un jour, lors de la présence française, un étranger au village qui était retrouvé mort dans les parages, avait été enterré dans ce cimetière. Le lendemain de son enterrement, on retrouva son corps à quelques kilomètres en bas dans la plaine : la légende prêtait bien sûr les pouvoirs au saint Sidi Messaoud qui, même mort, a expulsé ce corps du cimetière…

Tagnit livrée à elle-même

Ce vendredi, lors de l'organisation d'une waâda à laquelle furent conviés plusieurs responsables parmi lesquels on pouvait citer le député et ex-ministre, Kara Mohamed-Seghir, le P/APW, Gaci Abdelkader, le P/APC de Haïzer, Zouaghi Slimane, et tant d'autres élus de l'APW, tous les gens de Tagnit étaient présents. Ils étaient là et sont même venus d'Alger pour assister à cette célébration.

Et avant d'offrir le repas, le fameux couscous aux convives, une virée à la mosquée fut opérée par les responsables, avant qu'une Fatiha ne soit lue devant les tombes des trois jeunes assassinés à la fleur de l'âge par les terroristes et enterrés côte à côte dans le cimetière du village.

Et bien que l'occasion ne se prêtait pas pour faire des doléances, il n'en demeurait pas moins que tous les intervenants avaient insisté sur la résistance héroïque du village face aux terroristes. Dda Mokrane qui parlait au nom du village, avait insisté sur les routes qui manquent affreusement – la route qui y mène n'a pas été retapée depuis les années 1970 – et les taxieurs refusent de s'y rendre ; l'assainissement, l'éclairage public, ainsi que l'école primaire fermée depuis le début des années 1990, sont autant de problèmes évoqués lors de cette journée. Bien entendu, ces doléances ont été appuyées par le président de l'association citoyenne du village, Nacer Zougari qui a promis au P/APW «de lui casser la tête jusqu'à l'obtention de tous les besoins de ce village».

Pour sa part, le député Kara comprenant et voyant de visu l'état des routes et le manque de moyens pour ce village, a promis de faire tout le nécessaire pour intervenir auprès des différents ministères concernés afin de prendre en charge les doléances de «ces vaillants citoyens qui sont restés dans leurs terres malgré toutes les privations».

L'ex-ministre a rappelé à cet effet les efforts du président de la République et son attachement aux citoyens qui gardent l'originalité en ne cachant pas son étonnement face aux valeurs d'authenticité dont font preuve les gens de Tagnit. «Le véritable Algérien s'accorde avec sa culture amazighe authentique dépourvue de toute connotation «francisante» et sa religion musulmane à laquelle il tient tant» devait dire Kara Mohamed-Seghir.

Le P/APW également a promis de faire de son mieux pour répondre aux besoins de ces gens valeureux et hospitaliers en rappelant sa disponibilité, lui et tous les élus de l'APW à répondre présents à chaque fois que les citoyens leur font appel. Enfin, le P/APC présent et qui s'est dit très content, a rappelé certaines vérités notamment concernant les routes dans le cadre des PCD en insistant auprès du P/APW afin que le budget alloué pour 12 kilomètres soit revu à la hausse à 18 kilomètres pour pouvoir toucher l'ensemble des villages. Il demandera également l'apport du député et ex-ministre pour le dégagement d'un bus et d'une ligne pouvant assurer le transport vers ce village situé en pleine montagne afin de le désenclaver…

Une waâda et des offrandes pour la mosquée

Après le repas offert aux convives et préparé par… un certain Slimane, celui-là même qui avait échappé miraculeusement à la mort le 3 septembre 1997, et après le départ des hôtes, l'ensemble des gens du village furent conviés à leur tour au couscous puis aux offrandes.

Tous les présents se mettent en cercle. Deux vieux du village, El Hadj Saïd Hninninche et Dda Mokrane Smaïli ainsi que l'imam, Si Hammouche, s'assoient et mettent devant eux un tapis et les offrandes pouvaient commencer. A chaque fois qu'une personne fait don d'une somme d'argent, son nom est évoqué publiquement et les bénédictions pleuvaient sur lui et sa descendance ; tous les présents lèvent leurs mains vers le ciel pour que les bénédictions soient exaucées par Dieu.

L'opération se poursuivait pendant plus d'une heure ; chaque personne du village qui fait don aura droit aux mêmes louanges et bénédictions jusqu'au dernier. L'argent collecté servira à l'entretien du cimetière, à l'achat du ciment et du sable nécessaires pour les nouvelles tombes et même pour les anciennes, à l'entretien de la vieille mosquée et enfin, à aider les familles dans le besoin surtout lorsque celles-ci se retrouvent frappées soudainement par un malheur, la mort d'un des leurs par exemple.

En somme, disons que les gens de Tagnit gardent cette authenticité, ce verbe qui fait tant plaisir, ce sourire et cet air innocents ; cette organisation qui fait défaut dans beaucoup de villages kabyles d'aujourd'hui, ce respect des petits pour les grands, ce respect mutuel entre les gens, l'art d'écouter l'autre mais aussi de parler court et direct, bref, en l'espace d'une demi-journée, les gens de Tagnit nous ont fait plonger dans l'univers encore présent des êtres humains aux cœurs purs, semblables à l'air qu'ils respirent.

Y. Y.